
Histoire et archéologie de la Gaule romaine

Michel Reddé



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/2371>

DOI : 10.4000/ashp.2371

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 156-165

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Michel Reddé, « Histoire et archéologie de la Gaule romaine », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 149 | 2018, mis en ligne le 09 juillet 2018, consulté le 08 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/2371> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.2371>

HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE DE LA GAULE ROMAINE

Directeur d'études : M. Michel REDDÉ

Programme de l'année 2016-2017 : *Paysages ruraux du Nord-Est de la Gaule*.

L'enseignement dispensé dans le cadre de cette conférence s'est confondu, cette année encore, avec la recherche collective menée dans le cadre du programme « Rur-land », financé par l'European Research Council. Ce travail a donné lieu à une série de publications qui ne sont pas encore toutes publiées mais le lecteur peut suivre l'évolution des séminaires sur le blog du programme (<http://rurland.hypotheses.org>). Le premier tome de la monographie finale est toutefois disponible désormais et il permet de comprendre les acquis de l'enquête régionale menée par un collectif de plus de quatre-vingts auteurs (M. Reddé, dir., *Gallia Rustica*, 1. *Les campagnes du Nord-Est de la Gaule, de la fin de l'âge du Fer à l'Antiquité tardive*, Ausonius, Bordeaux, 2017 [Mémoires 49], 867 p.). Le second tome, destiné à une synthèse générale, sera publié courant 2018. Nous résumons donc ici quelques-uns des principaux points développés dans le tome 1 et qui correspondent à l'activité menée pendant les années 2015-2017.

Le premier volume avait pour objectif d'appréhender, à travers une série d'études régionales, les différents aspects de l'occupation du sol dans les campagnes du Nord-Est de la Gaule, entre le *limes* de Germanie et le bassin de la Seine. Il ne s'agit pas là d'une région naturelle et historique homogène, mais de l'hinterland nourricier d'un nouvel axe stratégique – la vallée du Rhin – qui, par le jeu de la conquête romaine, allait former durablement, bien au-delà de l'Antiquité, un pôle de développement majeur de l'Europe tempérée, modifiant profondément les équilibres économiques et politiques antérieurs.

Il faut, pour comprendre cette recherche, se replacer d'abord dans le contexte historiographique encore dominant de nos jours, celui de la « romanisation » des campagnes. Observant, depuis l'époque des Antiquaires, la floraison des grandes demeures rurales de l'époque romaine, la richesse de leur décor, archéologues et historiens de l'Europe tout entière, bons lecteurs des agronomes latins et s'appuyant sur leur leçon, ont considéré quasi unanimement que la *villa* avait constitué, avec l'urbanisation et l'organisation d'un nouveau réseau routier, l'un des éléments clefs du décollage économique de la Gaule et le mode d'occupation privilégié du sol, dès les lendemains de la conquête. Cette vision romano-centrée a fait que l'analyse des grandes exploitations agricoles a longtemps occupé tout le champ de l'étude, au détriment des petites. Ce sont pourtant ces dernières que l'archéologie préventive met aujourd'hui en évidence, révélant le maillage très dense des établissements ruraux, la plupart de taille modeste ou moyenne, qui parsèment le territoire. Cette situation

nouvelle conduit actuellement, en France notamment, à négliger l'étude de la *villa*, par effet de rupture avec la valorisation qui en était faite jusqu'à maintenant. On en est même arrivé à oublier de les fouiller, surtout dans leur intégralité, en raison de leur taille et du coût des opérations qu'elles génèrent. Ce n'est pas le moindre des paradoxes actuels et ceci conduit à une situation de blocage pour notre compréhension des systèmes productifs des campagnes de l'Occident romain : à la multiplication des opérations de terrain qui mettent en évidence un semis de petites exploitations paysannes mais génèrent un nombre croissant de données, chaque jour plus difficiles à embrasser, nous ne pouvons guère opposer que la théorie monolithique et largement obsolète d'un monde rural parsemé de grandes entreprises agricoles à but spéculatif. Cette démarche s'inscrit dans un mouvement de pensée qui a pris naissance dans différents pays d'Europe, il y a une trentaine d'années, avec l'essor de l'archéologie préventive et qui conduit à remettre en cause notre conception traditionnelle des campagnes de l'Occident romain.

1. Une continuité d'occupation entre l'âge du Fer et la période gallo-romaine

Toutes les recherches menées au cours de notre enquête mettent en évidence la continuité d'occupation du sol entre la fin de l'âge du Fer et l'époque gallo-romaine. Il existe toutefois des nuances régionales importantes qu'il convient aussi de souligner et d'expliquer.

Certaines cartes publiées dans *Gallia Rustica* 1 (par ex. fig. 8, chap. 7, à propos de la région d'Amiens) montrent une densité d'établissements à peu près comparable entre les deux périodes. D'autres documents (volume 1, chap. 12, fig. 9, 12, 15, 18, 21, 24, 27, 45-47) semblent en revanche révéler, en Lorraine, une intensification du maillage rural entre La Tène D (vers 130-vers 30 *a.C.*) et l'époque gallo-romaine, puis une déprise durant l'Antiquité tardive. De telles courbes « en cloche » avec un pic au II^e siècle *p.C.*, sont très souvent observées dans les enquêtes régionales, non seulement celles que nous avons menées mais aussi celles qui ont été produites par d'autres chercheurs dans d'autres circonstances. Représentent-elles la réalité historique ?

Dans le cas qui nous occupe ici, on doit tout d'abord remarquer que les documents cartographiques de Lorraine ont été produits principalement à partir de prospections au sol. Dans ce type d'enquête, la visibilité des structures et des marqueurs matériels favorise systématiquement la période du Haut-Empire par rapport à celle de La Tène finale, mais aussi celle de l'Antiquité tardive : présence de pierre et de tuiles, céramique mieux caractérisée, souvent mieux datée, accroissent les biais de la récolte. S'ajoutent à ces facteurs ceux de la taphonomie¹ des vestiges : un établissement rural laténien, s'il se trouve sous une installation gallo-romaine, peut être totalement masqué en prospection pédestre ; l'effet inverse existe pour l'Antiquité tardive dont les structures, situées plus près de la surface du sol moderne, peuvent avoir été complètement érodées par les labours répétés et sont souvent, de toute manière, construits

1. Ce terme désigne le processus complexe de ruination et d'enfouissement progressif des vestiges archéologiques qui affecte leur conservation et leur visibilité.

en matériaux périssables qui laissent une « tache de surface » moins visible. Ces réserves mettent en lumière toutes les précautions qui doivent être prises lorsqu'on commente des cartes d'occupation : il importe en effet de savoir comment elles ont été produites et à partir de quel type d'enquête. On ne doit pourtant pas conclure trop rapidement que l'époque romaine n'a pas connu une densification de l'occupation du sol : ainsi la fig. 5 du chap. 10, consacrée à la plaine de France, montre-t-elle que le territoire était déjà bien occupé à l'époque de l'indépendance ; elle n'en traduit pas moins une certaine forme d'intensification sous l'Empire. Il est donc souvent difficile de faire la part du biais méthodologique et de l'évolution historique.

Des approches chronologiques fines mettent en outre en évidence, dans certaines régions, une relative déprise pendant La Tène D2 et la période augustéenne. On observe par exemple ce phénomène dans la basse vallée de la Seine ; c'est une conclusion à laquelle arrivent aussi les auteurs du dossier consacré à la vallée de l'Oise et qui a été bien illustrée par une vaste enquête nationale consacrée à l'âge du Fer. Les promoteurs de celle-ci avaient toutefois souligné à juste titre que cette diminution du nombre des établissements ruraux, vérifiable dans toute la France du Nord, avait commencé bien avant la guerre des Gaules et devait probablement être corrélée, non au conflit proprement dit, mais à des modifications structurelles dans les modalités d'occupation du territoire (Malrain *et al.* 2013, 215-216 et 231-231, fig. 1). On doit toutefois remarquer que ce n'est pas à l'époque augustéenne que l'on voit l'habitat rural se densifier de nouveau : lorsqu'on dispose de séries fouillées fines et nombreuses, le tournant de l'ère apparaît bien clairement comme une période de développement assez timide qui ne traduit pas de véritable « front pionnier » dans toute la Gaule du Nord. Mais des nuances régionales sont évidentes et la courbe d'occupation n'est pas partout identique.

Une région semble même connaître une déprise très sensible entre le milieu du 1^{er} siècle *a.C.* et le milieu du 1^{er} siècle *p.C.* : il s'agit du territoire des Ubiens, dont une grande partie appartenait sans doute aux Éburons avant leur massacre par César. La plupart des fouilles, à de rares exceptions près, y ont mis en évidence une solution de continuité entre l'époque de la conquête et le milieu du 1^{er} siècle *p.C.*

2. L'importance de la petite exploitation paysanne à l'époque romaine

Nous parlons ici de petite exploitation, et non pas de petite propriété, les deux notions devant être clairement distinguées. Nous ne connaissons guère, en effet, les relations de dépendance foncière et sociale qui pouvaient exister entre les établissements de rang supérieur et les formes plus modestes de l'habitat rural : fermes indépendantes, tenures au sein d'un domaine, privé ou impérial, avec des obligations qui pouvaient d'ailleurs être multiples et variées, on pourrait passer en revue toutes les modalités juridiques possibles d'exploitation du sol sans régler une question que l'archéologie seule ne peut résoudre, faute de textes.

Reste le problème essentiel qui est ici celui de la prédominance numérique des petits établissements, souvent qualifiés de « fermes », une remarque faite récemment au cours d'une enquête de même nature réalisée en Grande-Bretagne où elles représentent, dans le Sud et le *Central Belt*, jusqu'à 74 % du total (Smith *et al.* 2016, 419).

On observe la présence de ces fermes dans des contextes multiples : autour de certaines capitales de cité, comme Reims, ce qui contredit l'idée généralement admise de ceintures de *villae* nourrissant la ville antique ; mais aussi en plaine de France, à Marne-la-Vallée ou encore dans l'Amiénois. Dans les vallées, cette forme d'habitat semble prépondérante, par exemple dans l'Oise, dans la Bassée, ou encore le long de la Moselle en aval de Metz. Dans ces trois derniers cas, on peut supposer, il est vrai, que l'archéologie préventive, plus active dans ces zones d'intérêt économique majeur, met en évidence de manière prépondérante des établissements satellites dépendant de domaines implantés sur les plateaux. Cela peut être vrai de la vallée de l'Oise, puisque nous connaissons, immédiatement au sud, sur le plateau du Valois, l'existence d'une série de *villae* qui atteste une forme différente d'occupation du sol. La carte archéologique en révèle bien d'autres au nord. La question qui nous est ici posée est de savoir si, comme le pensait R. Agache, ces petites exploitations étaient situées aux marges des grands domaines et rejetées sur les terres les moins favorables (Agache 1975, 694-695). Une carte comme la fig. 3, chap. 7 montre en effet que les plateaux sont plutôt occupés par les *villae*, les enclos étant majoritairement concentrés près des vallées. Cette situation n'est toutefois pas ubiquiste et P. Nouvel a pu précisément apporter une démonstration contraire pour le secteur de la confluence de l'Yonne avec l'Armançon (chap. 14, fig. 20-21), ou celle de l'Avalonnais / Tonnerrois (*ibid.*, fig. 22). Là aussi on peut observer des diversités régionales significatives, qui semblent exclure l'existence d'un modèle d'occupation univoque.

3. La densité du maillage territorial

La densité du maillage territorial apparaît très clairement dans certains secteurs bien prospectés ou très largement fouillés. Ce fut, sans aucun doute, un des principaux résultats du travail de R. Agache, qu'on peut observer sur la carte des exploitations rurales de Picardie, inspirée de ses recherches. Encore n'est-elle pas complète puisque de nombreux petits établissements agricoles que voit aujourd'hui l'archéologie préventive avaient échappé à la détection aérienne. Dans le Santerre, par exemple (chap. 7, fig. 6), certaines « grappes » de *villae* montrent une distance de l'une à l'autre voisine de 900/1000 m, alors que des enclos apparaissent dans l'espace interstitiel. Ceci en dit long sur la taille potentielle de leur *fundus*, probablement bien moindre qu'on ne pourrait l'imaginer au seul vu de la dimension des bâtiments d'exploitation. La même situation prévaut dans la zone des mines de lignite, sur le territoire des Ubiens, où W. Gaitzsch avait mis en évidence des distances similaires, alors qu'il s'agissait là de « petites » *villae* (Gaitzsch 1986). Des densités importantes s'observent dans d'autres régions, comme la Hesbaye et le Condroz, mais aussi sur les plateaux du Bassin parisien, dans la vallée de l'Aisne, ou au confluent de l'Yonne et de l'Armançon, dans le Tonnerrois.

D'autres régions semblent au contraire occupées d'une manière beaucoup plus lâche. C'est le cas, évidemment, des terres sableuses du nord de la cité des Tongres ou de la Champagne crayeuse. Il s'agit là de territoires pauvres, où même les petits établissements paysans semblent assez dispersés. Ces remarques étant faites, il existe aussi des zones entières pour lesquelles notre information est extrêmement lacunaire.

4. Les villae

4.1. Questions de terminologie

Ces premières observations montrent que la place qu'occupe la *villa* au sein des campagnes gallo-romaines n'est pas unique. Mais l'affaire est considérablement embrouillée par des problèmes de terminologie qui agitaient déjà les Latins eux-mêmes. Dans un dialogue fameux, Varron (*R.*, 3.2) met en scène différents interlocuteurs qui expriment chacun leur opinion sur la question. Il ressort de ce débat subtil que le mot de *villa* était déjà devenu polysémique à la fin de l'époque républicaine. La richesse des installations, leur taille, l'usage de décors luxueux n'impliquent en aucune manière l'existence d'un vaste domaine périphérique puisqu'on rencontre des résidences campagnardes vouées à l'*otium* plutôt qu'à l'activité agricole ; bien plus, le rapport d'une exploitation n'est pas nécessairement lié à la taille même du *fundus*, mais à la nature de ses productions et à leur valeur sur le marché. On aurait donc tort de postuler que, pour les Latins eux-mêmes, une *villa* impliquait nécessairement des installations luxueuses, centrées sur un vaste domaine exclusivement voué à la production céréalière que l'on considère généralement, de manière conventionnelle mais anachronique, comme l'alpha et l'omega de l'activité agricole en Gaule du Nord, alors que rien n'exclut d'autres productions plus lucratives qui exigent moins d'espace : les fruitiers, les poissons d'élevage, les oiseaux, mais aussi la vigne, précocement développée.

La polysémie du mot *villa*, évidente dans le dialogue de Varron, se vérifie sur le terrain : dans notre enquête, nous observons en effet la coexistence, dans une même région, de très grands établissements mais aussi d'assez petits. Ces derniers, qu'on pourrait aussi bien qualifier de « grosses fermes », dans une terminologie moderne, n'en sont pas moins considérés comme de véritables « villae » par les archéologues allemands lorsqu'il s'agit de qualifier les exploitations agricoles du territoire ubien. Il ne s'agit en rien d'une querelle de mots mais d'une difficulté conceptuelle qui est liée à notre culture associant de manière quasi automatique *villa*, grand domaine, productivité et type d'activité agro-pastorale. De même l'enquête récente menée sur le monde rural de la Bretagne romaine insiste sur la « fluidité », entendons l'infinie variété qui existe entre les différentes formes d'établissements ruraux (Smith *et al.* 2016).

L'enquête montre en outre l'existence de *villae* qui ne sont peut-être pas prioritairement dédiées à l'économie agricole, comme c'est le cas dans le domaine minier de Mayen, dans le Palatinat, où certains établissements ruraux sont directement liés à l'exploitation du basalte, dont ils tirent probablement leur revenu principal, ce qui ne les empêche nullement d'avoir aussi une activité agricole. La complexité de ces problèmes montre bien qu'on ne saurait opposer de manière duelle des types d'exploitations rurales au seul vu de leur taille et de leur plan sans prendre en compte les aspects culturels de la question. On le voit encore mieux en étudiant les filiations qui existent entre les « fermes » de l'âge du Fer et les « villae » d'époque romaine.

4.2. L'émergence et le développement de la villa

Le deuxième colloque de l'association AGER, tenu en 1993, peut être qualifié à juste titre de fondateur. Ses organisateurs, J.-L. Collart et D. Bayard, avaient alors mis

en évidence, à partir de ce véritable laboratoire archéologique qu'était la Picardie, la filiation directe entre certaines « fermes » indigènes et les premières formes des « *villae* » romaines (Bayard et Collart, éd. 1996). Les exemples invoqués étaient encore peu nombreux et ils se sont heureusement multipliés depuis cette époque. La publication récente des résultats obtenus sur les grands tracés linéaires en Picardie vient aujourd'hui renforcer et assurer ces premières recherches (Bayard *et al.*, éd. 2014). Sans entrer dans le détail de la démonstration matérielle, on perçoit fort bien les transformations progressives qui affectent ces « fermes indigènes » de la fin de La Tène et en font progressivement de petites « *villae* » romaines qui peuvent difficilement être qualifiées comme telles avant la seconde moitié du I^{er} siècle *p.C.* On peut observer dans de nombreux cas la transformation *in situ* des fermes de la fin du I^{er} siècle *p.C.* en petites *villae* gallo-romaines avec une ou deux cours.

Ce type de plan indigène, dont R. Agache avait bien montré qu'il n'avait pas de lien avec les traditions architecturales italiennes, mais dont il avait fait le paradigme du grand établissement rural gallo-romain, est en réalité connu depuis la fin de La Tène, comme l'ont montré différents exemples fouillés ces dernières années, à Conchil-le-Temple, dans le Pas-de-Calais, puis à Batilly, dans le Loiret. Dans ce dernier cas, l'établissement disparaît avec la conquête ; dans le premier, la vie continue sans modification notable jusqu'au début du II^e siècle *p.C.* ; après quoi l'exploitation semble simplement abandonnée. Les exemples de Behen, de Martainneville, de Roye, d'autres encore, viennent nous rappeler que l'évolution architecturale a pu durer très longtemps, alors que les fouilles récentes de la très grande *villa* de la « Mare aux Canards », près de Noyon permettent d'observer un développement plus précoce, en l'espèce d'époque flavienne, après une phase augustéenne puis julio-claudienne de tradition laténienne.

On voit combien les scénarios peuvent être multiples et ne correspondent pas à un schéma univoque de développement. Cette réflexion vaut toutefois surtout pour la Gaule intérieure et n'exclut pas, sur les marches germaniques, des phases de développement global liées à des épisodes historiques clefs, comme la conquête des Champs Décumates, qui voit l'émergence *ex nihilo* de nombreuses *villae* dans la vallée du Neckar, généralement sans occupation antérieure dans une région peu densément occupée à la fin de l'âge du Fer.

Des observations similaires peuvent être faites pour l'Antiquité tardive : si les abandons sont nombreux, voire majoritaires, du moins en apparence, après le milieu du III^e siècle *p.C.*, nombreux sont les établissements qui traversent la crise et continuent de prospérer durant le IV^e siècle *p.C.* On a coutume de citer, en premier lieu, les luxueuses *villae* du pays trévire, mais on trouvera, dans nos enquêtes de terrain, différents éléments qui montrent l'ubiquité du phénomène.

D'une manière générale, toutefois, l'enquête de terrain oblige à admettre que, sauf exception, l'apparition des formes proprement romaines de l'habitat rural constitue un phénomène relativement tardif qui ne se développe qu'à partir du milieu du I^{er} siècle *p.C.*, soit un siècle après la conquête. Cette observation doit être considérée à l'aune de ce qu'observent nos collègues britanniques qui constatent une évolution similaire, avec des variations régionales significatives (Smith *et al.* 2016, 404-414).

5. Les autres formes d'occupation du sol

De manière tout à fait novatrice, l'enquête de terrain a aussi montré que, contrairement à ce que l'on postule ordinairement, les « fermes » ou les « *villae* » ne constituaient pas les seules modes d'occupation du sol.

On citera en premier lieu les hameaux vosgiens, dont la connaissance a très sensiblement avancé. Contrairement aux hypothèses avancées jusqu'à maintenant, il ne s'agit nullement de populations installées sur des terres marginales et participant d'une culture traditionnelle. Leur maîtrise du latin est forte, comme le prouvent les nombreuses inscriptions qui ont été mises au jour dans ce secteur, dont l'occupation commence entre 15 *a.C.* et 10 *p.C.* (Goubet et *al.* 2015). Les analyses palynologiques effectuées dans les mardelles de la forêt du Fallberg à Eckartswiller témoignent d'une mise en culture de ces espaces aujourd'hui boisés, et non pas seulement d'activités pastorales ou forestières.

D'autres hameaux agricoles ont pu être mis en évidence sur le site de l'aéroport de Vatry, en Champagne, et postulés en Alsace. Dans la vallée de l'Oise, le site de Longueil-Sainte-Marie s'apparente à un véritable village agricole, avec une organisation rationnelle de l'espace et un réseau viaire développé, mis en place vers 70 *p.C.* (chap. 8, fig. 11). Il serait bien étonnant que ce type d'occupation rurale, jusqu'ici largement inédit, ne donne lieu, dans l'avenir, à de véritables découvertes de nature à modifier notre vision de l'habitat rural groupé dans les campagnes de la Gaule romaine, d'où il semblait jusqu'à présent absent.

On doit encore signaler l'existence de vastes réseaux parcellaires, mis au jour dans des secteurs de plateaux calcaires aujourd'hui boisés grâce à la prospection au sol et aux relevés LiDAR. C'est le cas dans les forêts de Haye, en Lorraine, ou de Châtillon-sur-Seine, en Bourgogne. On touche ici à des formes d'économie rurale certes mineures par rapport à celle des grands domaines, mais dont la place exacte reste à discuter. S'agit-il de terres marginales ou ces occupations témoignent-elles au contraire d'une phase d'intensification agricole à l'époque romaine ? La recherche, en ces domaines, supposerait des fouilles qui n'ont pas encore été menées. Pour finir, on rappellera l'analyse effectuée sur l'organisation du territoire dans le Finage jurassien : elle met en évidence à la fois la polarisation de l'organisation rurale par l'axe routier Chalon-Besançon, la présence de champs fossiles, ce qui n'est pas fréquent hors des îles britanniques, mais aussi l'absence des centuriations qui avaient autrefois été postulées.

6. La diversité des productions

L'enquête fournit des bases renouvelées et inédites pour notre compréhension des productions végétales et animales. Elle a en outre été très sensiblement complétée par une autre publication réalisée dans le cadre du même programme de recherche (Lepetz et Zech-Matterne, éd. 2017).

On commencera par constater qu'existe en ce domaine aussi une très large diversité, entre sites d'une même région et entre terroirs. On se gardera donc d'envisager les pratiques agro-pastorales comme un tout homogène à l'échelle de la zone d'étude, une conclusion soulignée aussi avec force pour la Grande-Bretagne (Allen et *al.* 2017,

chap. 2-4). D'autre part, on peut constater que, si des évolutions notables apparaissent à l'époque romaine, elles s'inscrivent dans une tradition de savoir-faire issue de l'âge du Fer dont l'économie rurale était particulièrement prospère.

Les mutations observées sous l'Empire se traduisent au premier chef, sur les sites de consommation, par l'importation de produits issus du monde méditerranéen dont on constate l'apparition très précoce, notamment en milieu militaire. La rapidité avec laquelle certaines de ces nouvelles plantes ont été acclimatées fait encore débat, mais l'exemple de la vigne, dont différentes données montrent la culture probable dès la fin du 1^{er} siècle *p.C.* attestent bien la vitesse d'adaptation de l'agriculture gallo-romaine.

S'agissant des plantes cultivées localement, notamment les céréales, on peut confronter plusieurs documents. Commençons par la carte des productions du nord de la France. On peut constater l'ancienneté de la culture des blés nus, mais aussi leur essor dès la fin de la période protohistorique et leur expansion sous l'Empire. La carte invite toutefois à ne pas généraliser ce phénomène, géographiquement limité au centre du Bassin parisien et au sud de la Picardie. On constate d'ailleurs que, sur certains sites, des plantes plus rustiques comme l'amidonnier continuent de prédominer. Dans la vallée de l'Oise, par exemple, les blés nus, majoritaires à l'époque romaine, sont largement absents à l'âge du Fer (on ne les trouve qu'en petites quantités); c'est alors l'amidonnier qui prédomine. Au nord de la Somme, une autre céréale vêtue, l'épeautre, occupe la place réservée plus au sud aux blés nus, car elle se révèle mieux adaptée au climat. Son défaut est toutefois d'offrir des rendements inférieurs, d'avoir un poids spécifique moindre, et de nécessiter une opération de décorticage longue et pénible afin de séparer le grain de la balle. Cette plante domine au nord de la Picardie et elle affiche sa suprématie, aux côtés de l'orge vêtue, dans l'Est de la Gaule et les pays rhénans. Remarquons, au passage, que l'une des grandes *villae* précoces de l'Oise, celle de la « Mare aux Canards », à Noyon, ne semble pas tournée vers la culture céréalière, notamment celle des blés nus, car l'image des espèces domestiques y apparaît beaucoup plus contrastée. Bien qu'ayant fait l'objet d'un échantillonnage extensif, la densité en restes végétaux demeure très basse; aucun résidu de stocks céréaliers et pratiquement aucun déchet issu du traitement des récoltes n'ont été mis en évidence.

Un autre exemple qui mérite d'être cité est celui de la périphérie de Reims, parsemée de petits établissements et probablement fumée par les boues de la ville : on y observe en effet la présence de blés nus, malgré la pauvreté intrinsèque du sol, notamment pour les III^e et IV^e siècles *p.C.*, ce qui implique sans doute des cultures intensives sur de petites surfaces, peut-être des jardins. On y constate par ailleurs le dynamisme de la production fruitière, avec la reconnaissance d'au moins sept vergers.

Cette situation peut être mise en regard des observations portant cette fois sur la Rhénanie du Nord (chap. 1, fig. 42). La production des zones de less du pays ubien, celle des terres sableuses situées plus au nord, et la consommation dans les capitales respectives, toutes deux des colonies romaines, Cologne et Xanten apparaît très différenciée. Les contrastes entre ces territoires proches sont frappants et dus inévitablement aux potentialités de chacun; on constate en outre qu'une ville comme la *Colonia Ulpia Traiana* (Xanten) n'est pas nécessairement alimentée par son territoire propre et qu'elle doit probablement recourir à des importations, alors que les *villae* du territoire ubien, quoique de petite taille, révèlent un spectre qui ne diffère guère de celui

de Cologne, hormis l'absence en leur sein d'importations méditerranéennes typiques. On comprend par conséquent que ces différents terroirs et ces différents types de culture ne puissent être comparés de manière immédiate en termes de rendement et de productivité.

S'agissant de l'élevage, l'impression fournie par l'enquête est aussi celle d'une grande diversité entre les sites. C'était déjà le cas à l'âge du Fer et P. Méniel souligne, pour la vallée de l'Oise, qu'il n'existait probablement pas un modèle univoque. Si la proportion d'ossements de bovidés semble croître partout avec le temps, elle n'exclut pas des spécificités locales, comme celle du village de Longueil- Sainte-Marie où, aux II^e et III^e siècles *p. C.*, les caprinés représentent la moitié des restes fauniques. D'autres études, encore trop rares, ont pourtant réussi à mettre en évidence des spécificités régionales : on citera par exemple la prépondérance des porcins dans la région d'Augst, qui contraste avec celle des bœufs dans le delta du Rhin. Cette dernière tendance n'exclut pas, au II^e siècle *p. C.*, une orientation vers la production de chevaux, sans doute à destination du marché militaire (Groot et Deschler-Erb 2015 ; Groot 2016).

L'autre élément qui doit être fortement souligné, sans être vraiment nouveau, est la relation entre les productions rurales et l'économie urbaine avec l'apparition, à l'époque romaine, de boucheries industrielles permettant l'abattage massif.

Au total, le maître-mot qui domine ce premier volume pourrait être celui de « mosaïque » : la diversité régionale, voire micro-régionale, issue pour partie des campagnes protohistoriques, la variété des évolutions locales offrent désormais du monde rural gallo-romain une image extrêmement complexe qui se laisse malaisément réduire à quelques notions simplistes et générales. C'est d'ailleurs à la même conclusion qu'arrive l'enquête menée en parallèle, et de manière indépendante, sur l'Angleterre et le Pays-de-Galles, une constatation en elle-même rassurante qui autorise désormais une autre lecture des campagnes antiques (Smith *et al.* 2016 ; Allen *et al.* 2017).

Ouvrages cités

- Agache, R. (1975) : « La campagne à l'époque romaine dans les grandes plaines du Nord de la France d'après les photographies aériennes », *ANRW* II-4, p. 658-713.
- Allen, M., L. Lodwick, T. Brindle, M. Fulford et A. Smith (2017) : *New visions of the countryside of Roman Britain*, volume 2. *The rural economy of Roman Britain*, Londres (Britannia monograph series 30).
- Bayard, D. et J.-L. Collart, éd. (1996) : *De la ferme indigène à la villa romaine. La romanisation des campagnes de la Gaule. Actes du deuxième colloque de l'association AGER tenu à Amiens (Somme) du 23 au 25 septembre 1993*, *Revue archéologique de Picardie*, n° spécial 11, Amiens.
- Bayard, D., N. Buchez et P. Depaepe dir. (2014) : « Quinze ans d'archéologie préventive sur les grands tracés linéaires en Picardie. Seconde partie », *Revue archéologique de Picardie* 3-4, p. 127-128.
- Gaitzsch, W. (1986), « Grundformen römischer Landsiedlungen im Westen der CCAA », *Bonner Jahrb.* 186, 1986, p. 399-427.
- Goubet, F., F. Jodry, N. Meyer et N. Weiss (2015) : *Au « grès du Temps ». Collections lapidaires celtes et gallo-romaines du musée archéologique de Saverne*, Drulingen.

- Groot, M. (2016a) : *Livestock for Sale. Animal Husbandry in a Roman Frontier Zone. The Case Study of the Civitas Batavorum*, Amsterdam (Amsterdam Archaeological Studies 24).
- Groot, M. et S. Deschler-Erb (2015) : « Market strategies in the Roman provinces: Different animal husbandry systems explored by a comparative regional approach », *Journal of archaeological Sciences, Reports* 4, p. 447-460 (<http://dx.doi.org/10.1016/j.jasrep.2015.10.007>).
- Lepetz, S. et V. Zech-Matterne (2017) : *Productions agro-pastorales, pratiques culturelles et élevage dans le nord de la Gaule du deuxième siècle avant J.-C. à la fin de la période romaine*, Dijon (Archéologie des plantes et des animaux 5).
- Malrain, F, G. Blancquaert et T. Lorho, dir. (2013) : *L'habitat rural du second âge du Fer. Rythmes de création et d'abandon au nord de la Loire*, INRAP, CNRS éditions, Paris (Recherches archéologiques 7).
- Smith, A., M. Allen, T. Brindle et M. Fulford (2016) : *New visions of the countryside of Roman Britain*, volume 1. *The Rural Settlement of Roman Britain*, Londres.